

En français, les termes « durable » et « durabilité », appliqués à la société ou à l'économie, restent un peu mystérieux. Ils n'ont pas une signification immédiate. Voilà pourquoi nous avons demandé à l'Italien Benno Albrecht de nous en expliquer la genèse et le sens. Professeur de design architectural et urbain, historien de l'architecture et lui-même architecte, Benno Albrecht dirige l'unité d'architecture durable de l'université de Venise. Il a animé des séminaires et des ateliers dans le monde entier et écrit plusieurs ouvrages à ce sujet, dont *I confini del paesaggio umano* (*Les Limites du paysage humain*, éditions Laterza, 1994, avec L. Benevolo), *Il disegno urbano sostenibile* (*Le Design urbain durable*, dans le *Manuale di urbanistica*, éditions Mancosu, 2007) et *Conservare il futuro - Il pensiero della sostenibilità in architettura* (*Conserver le futur, la pensée de la durabilité en architecture*, Il Poligrafo, 2012). Dans l'essai qui suit, il soutient, en s'appuyant notamment sur les conceptions de John Ruskin et de William Morris que, plus que d'une pensée rationnelle, c'est du lien entre les volontés esthétiques et éthiques que peut naître une architecture à la fois permanente et respectueuse de la Terre, réellement « durable ». Une vision aigüe et raffinée qui illustre la célèbre proposition de Ludwig Wittgenstein dans le *Tractatus logico-philosophicus* : « L'éthique et l'esthétique sont un. »

CONSERVER LE FUTUR

PAR BENNO ALBRECHT

PRÉSENTÉ ET TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR PATRICE BOLLON

CONSERVER LE FUTUR



La « durabilité » est un mode de pensée qui nous enjoint de faire des choix intelligents sur le long terme et de poser des restrictions collectives à l'usage des moyens à notre disposition. La crise environnementale actuelle plonge ses racines dans l'activité humaine, mais si la raison s'avère être impuissante à imposer des limites efficaces au comportement illogique qui conduit à la destruction de nos ressources naturelles, peut-être une réponse est-elle à trouver dans un nouveau type de conscience éthique et esthétique¹.

Dans les années 1970, on a beaucoup parlé des limites de la croissance et de nos ressources naturelles. En 1977, Dennis C. Pirages publiait *The Sustainable Society: Implications for Limited Growth* (*La Société durable: Implications pour une croissance limitée*, non traduit en français), sans doute le premier livre à faire figurer le mot « durable » dans son titre, tandis qu'en 1981 Lester R. Brown faisait paraître *Building a Sustainable Society* (*Construire une société durable*, non traduit en français), un ouvrage en avance sur son temps et qui contenait déjà bien des thèmes dont on débat encore aujourd'hui. Le rapport Brundtland intitulé *Notre avenir à tous* (*Our Common Future*), rédigé en 1987 à l'ONU, remit de l'ordre dans cette discussion. De là est née la définition la plus connue et la plus communément citée du développement durable, utilisée à la manière d'un quasi mantra dans toutes les publications ou les activités traitant de la durabilité, et devenue son slogan ou sa phrase quintessentielle : « L'humanité doit pratiquer un développement durable qui réponde aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre à leurs propres besoins. »

1 *Conservare il futuro*, Benno Albrecht, Il Poligrafo, 2012.

2 *Notre avenir à tous*, rapport de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'ONU, 1987, en ligne en français sur www.wikilivres.info/wiki/Rapport_Brundtland.

Dans ce nouveau contexte global, l'architecture évolue en une discipline prête à endosser une responsabilité de prise en charge du monde physique, en l'aidant à le protéger et à comprendre les causes et les effets des phénomènes de changement. L'architecture réassume ainsi une valeur éthique fondamentale, en ce qu'elle prend désormais conscience de son rôle dans la restauration des diverses relations de confiance entre l'homme et la nature : elle doit se comporter de façon durable. L'idée que l'architecture agisse en garante de la conservation du monde, de sorte que celui-ci soit transmis aux générations successives, élargit son champ d'activité et forme le principe sous-jacent à l'idée d'une architecture « durable ». Dans un passage célèbre, William Morris (1834-1896), un des pères du modernisme, définit ainsi sa conception de l'architecture : « Nous ne pouvons, même si nous le voulions, lui échapper, si tant est que nous participons de la civilisa-

tion, car elle signifie le modelage et la transformation selon les besoins humains du visage de la Terre elle-même, à l'exception de ses déserts les plus reculés. » William Morris poursuivait : « C'est nous-mêmes, chacun d'entre nous, qui avons à veiller à la viabilité de la Terre, et chacun avec ses propres âme et mains doit y prendre sa due part, à défaut, pour nous, de transmettre à nos enfants un trésor moindre que celui que nos pères nous ont laissé ». La valeur intergénérationnelle, celle-là même sur laquelle le rapport Brundtland insistait, est corrélée aux buts et aux moyens de l'architecture. William Morris se référait ici explicitement à John Ruskin (1785-1864), qui, dès 1849, affirmait : « L'idée d'une abnégation au nom de la postérité, de pratiquer l'économie dans l'intérêt de débiteurs non encore nés, de planter des forêts à l'ombre desquelles nos descendants puissent vivre ou d'ériger des villes que puissent habiter des nations

3 *Hopes and Fears for Art*, William Morris, Ellis & White, 1882.

Conserver le futur



futures, cette idée, jamais, selon moi, n'a pris efficacement place parmi les motivations publiquement reconnues de nos actions.» En un certain sens, c'est ce que nous traduirions aujourd'hui par l'idée de durabilité.

Pour l'architecture, la conséquence va de soi : «Ainsi donc, lorsque nous construisons, pensons que nous construisons pour toujours. Que ce ne soit pas pour le plaisir du moment, pour notre seul usage de l'instant présent.» Est affirmée par là la valeur de la durabilité et de la permanence en architecture, aussi bien dans sa forme que comme partie de notre mémoire collective. Un pacte entre les générations pour assurer un futur digne suppose aussi d'être conscient de la valeur des activités du passé et de la nécessité d'épargner des actifs matériels pour l'avenir. John Ruskin et William Morris n'étaient pas des architectes, mais ils pensaient l'architecture en son sens le plus large : comme la capacité de contrôle exercée par l'homme sur la Terre grâce à son art et comme un instrument dédié à la grande réforme sociale et à la «restauration» physique et environnementale. John Ruskin accordait une signification majeure à la notion de l'interdépendance entre les valeurs morales et artistiques, à la relation entre un travail satisfaisant et la communauté, ainsi qu'à l'artisanat et à l'auto-expression : une ligne de pensée qui devait le mener de l'étude de la critique d'art à la critique de la société.

Est également claire, bien que complexe et contradictoire, l'influence exercée par les positions anti-Lumières d'Edmund Burke (1729-1797) et par la philosophie sociale de Thomas Carlyle (1795-1881). Edmund Burke définissait en 1790 la société comme un contrat intergénérationnel permanent à long terme : «Elle est un partenariat non seulement entre les vivants, mais aussi entre ceux qui vivent, ceux qui sont morts et ceux qui sont encore à naître.» Pour Thomas Carlyle, la responsabilité intergénérationnelle réside aux valeurs inaliénables portées par la tradition. Il écrivait : «Elle [la Terre] n'appartient pas à une génération en particulier, mais à toutes les générations passées qui ont travaillé sur elle et à toutes celles, à venir, qui auront à la faire.»

Un pacte entre les générations pour assurer un futur digne suppose aussi d'être conscient de la valeur des activités du passé et de la nécessité d'épargner des actifs matériels pour l'avenir.

Pour John Ruskin, la Terre était l'école des esprits et le legs tangible de la tradition. Sa pensée se polarisait sur la construction, née d'un sentiment de communauté, ou, comme il l'exprima, «issue de la sensation». Par l'application des principes de la beauté elle-même et l'adaptation aux conditions environnementales, nous pouvons bâtir des villes et des villages en harmonie avec leur environnement naturel, et où la primauté d'un travail non mécanique, joyeux, peut assurer la continuité historique, ainsi que les relations communales et de voisinage. La pensée de John Ruskin exprimait une vision vaste, presque écologique, des choses, où l'environnement à conserver ne se bornait pas au paysage naturel, mais concernait également le paysage urbanisé avec ses constructions humaines et les influences réciproques de ces deux paysages l'un sur l'autre. Une nation qui avait transformé les rivières en égouts de boue et recouvert les villes d'une «peste permanente d'obscurité sulfureuse» était, à ses yeux, une nation incapable de produire un art et un style authentiques : «Pour une ou des villes ainsi faites, il n'y a pas d'architecture possible – aucun désir pour elle ne peut réellement émaner de leurs habitants.»

John Ruskin assignait en conséquence à l'architecture une haute mission de salut et d'expiation : «Dans un monde de ce genre, la seule influence capable de prendre la place qu'occupaient jadis les bois et les champs est la force de l'architecture ancienne.» Ces concepts de moralité et de responsabilité, d'esthétique et de justesse, forment encore aujourd'hui le fondement de la pensée durable. Dans la vision utopique de William Morris, *Nouvelles de nulle part* (1890), Londres se mue en un mosaïque de villages, entourés de forêts, où le travail donne à chacun un sentiment de plaisir, de fraternité et de communion. La Terre se transforme en un jardin, qui, traité avec soin, n'est pas un lieu d'abondance mais de gestion éclairée et de rejet de tout gaspillage. En effet, William Morris nous dit que l'Angleterre devint d'abord «un pays d'immenses ateliers nautésabonds et d'encore plus nautésabonds tripots de jeu, flanqués d'une ferme mal tenue et miséreuse, abandonnée au pillage des maîtres des ateliers.

4 *Les Sept Lampes de l'architecture* (*The Seven Lamps of Architecture*), John Ruskin, 1^{ère} éd. 1849, traduit par George Elwall, éd. Klincksieck, 2008.
5 *Réflexions sur la révolution de France* (*Reflections on the revolution in France*), Edmund Burke, 1^{ère} éd. 1790, Fayard/Pluriel, 2011.
6 *Cathédrales d'aujourd'hui et Usines d'aujourd'hui* (*Past and Present*), Thomas Carlyle, 1^{ère} éd. 1843, trad. Camille Bos, éditions de la Revue blanche, 1901, et L'Harmattan, 2010.

7 *An Inquiry Into Some of the Conditions at Present Affecting the Study of Architecture in Our Schools*, John Ruskin, 1^{ère} éd. Wiley, 1866, BiblioBazaar, 2009.
8 *Les Sept Lampes de l'architecture*, John Ruskin, op. cit.

CONSERVER LE FUTUR



Elle est maintenant un jardin où rien n'est gaspillé ni gâché, avec les ateliers, les hangars et les habitations nécessaires parsemés de-ci de-là dans le pays, tous ordonnés et propres et beaux.»

Le souci du monde devrait concerner aussi bien la justice sociale que la recherche de la préservation des traditions de la communauté : tels sont les maîtres concepts d'un monde alliant le style gothique à la conscience d'un usage juste des ressources.

Une relation étroite unit par conséquent design architectural et sauvegarde de l'environnement. En 1864, George Perkins Marsh (1801-1882) faisait montre d'une conscience visionnaire et perspicace de l'impact dangereux de l'homme sur l'environnement et de sa destruction de l'ordre géographique. George P. Marsh avait à cet égard une formule forte : «L'homme a trop longtemps oublié qu'on ne lui a confié la Terre qu'en usufruit, non pour la consommer, encore moins pour la gaspiller dans la débauche», faisant référence à quelque chose d'analogue à la responsabilité intergénérationnelle évoquée par William Morris et John Ruskin. La définition large de l'architecture avancée par William Morris, la décrivant comme «le modelage et la transformation du visage de la Terre elle-même selon les besoins humains», consonne avec le concept de «géographie physique modifiée par l'action de l'homme» auquel appelait George P. Marsh.

George P. Marsh décrivait l'incidence et les effets de la désertification, la progression des dunes, l'état critique des cycles de l'eau, l'érosion du sol et les inondations, la déforestation et l'impact de la végétation sur la température, l'extinction des espèces animales et végétales.

Pour George P. Marsh, ces erreurs, échecs et autres actions destructrices dérivait de l'ignorance et de la mauvaise foi, et la culture et le civisme en étaient les nécessaires antidotes. Comprendre les changements produits par l'homme sur la surface de la Terre requiert de savoir regarder correctement les choses, car, selon lui, «la vue est une faculté, le regard, un art». Cet usage juste des yeux est essentiel pour l'étude et la

9 *Nouvelles de nulle part* (*News from Nowhere*), William Morris, 1^{ère} éd. 1890, traduit par Victor Dupont, Aubier Montaigne, 1992, et L'Altiplano, 2009.
10 *Man and Nature ; or Physical Geography as Modified by Human Action*, George P. Marsh, éd. Charles Scribner, 1864.

compréhension profonde de la nature. Il porte un sens sublime de l'esthétique que la science échoue à saisir, relier ou expliquer. La sensibilité esthétique est une force active positive, capable d'intervenir sur le monde réel. Elle peut mettre en exergue les prodiges et les erreurs, englober le passé pour indiquer le futur, et comprendre la durée et le cours du temps naturel et humain, ainsi que les relations entre eux deux. Elle est apte à assurer la défense de la conservation du paysage naturel, pour l'offrir aux générations futures. Dans la première moitié du XIX^e siècle,

certaines peintres se mirent en devoir de promouvoir la conservation du nouvel éden américain, afin que les générations à venir puissent en jouir. L'artiste Thomas Cole (1801-1841) mit en garde contre le fait que nous pourrions perdre le sentiment des espaces naturels sans que l'art puisse en donner une autre traduction. Un de ses confrères, le peintre George Catlin (1796-1872), lança une campagne culturelle active contre la destruction ethnique du peuple indigène et du paysage de la «frontière» de l'Ouest. Il demanda à ce que soit

créé un parc national dédié à la préservation de ce qu'il en restait, et qui permette ainsi aux générations suivantes, elles aussi, de le contempler.

Les écrits de George P. Marsh témoignaient d'une conscience précoce, mais devaient tomber pour longtemps dans l'oubli, jusqu'à ce que Lewis Mumford (1895-1990) dise les avoir redécouverts. Lors d'un symposium tenu en 1955 à Princeton en l'honneur de George P. Marsh, Lewis Mumford présenta un texte qui usait du mot de «sustenance» pour définir les limites à l'intérieur desquelles une ville peut se développer en harmonie avec les ressources de la Terre. On peut y voir un nouveau concept de durabilité. Lors la même conférence, le géographe Carl Ortwin Sauer (1889-1975) traça un lien entre les idées d'éthique et d'esthétique, de modération et d'héritage intergénérationnel : «Ce dont nous avons peut-être le plus besoin est d'une éthique et d'une esthétique grâce auxquelles l'homme, par la pratique des vertus de prudence et de modération, puisse léguer à la postérité une bonne Terre.» Cette phrase pourrait définir ce que, dans le monde contemporain, nous entendons par le terme d'«architecture durable». ●

BENNO ALBRECHT

11 *Man's Role in Changing the Face of the Earth*, Carl O.Sauer sous la direction de William L. Thomas Jr., University of Chicago Press, 1956.

CONSERVING THE FUTURE

The terms “sustainable” and “sustainability”, applied to society or the economy, remain a little mysterious. They do not have an immediate significance. This is why we asked the Italian, Benno Albrecht, to explain historically how it came into being and its meaning. Professor of architectural and urban design, historian of architecture and himself an architect, Benno Albrecht runs the “sustainable architecture” department of the University of Venice. He has given seminars and workshops throughout the world and written several books on the subject, of which *I confini del paesaggio umano* (*The limits of the human landscape*, Laterza, 1994, with L. Benevolo), *Il disegno urbano sostenibile* (*Sustainable urban design*, in *Manuale di urbanistica*, Mancosu, 2007) and *Conservare il futuro. Il pensiero della sostenibilità in architettura* (*Preserving the future, reflections on sustainability in architecture*, Il Poligrafo, 2012). In the essay that follows, by relying on the conceptions of John Ruskin and William Morris in particular, he upholds that, rather than being a rational idea, it is the bond between the aesthetic and ethical desires. These can be born of architecture that is both permanent and respectful of the earth and therefore really “sustainable”. An acute and refined vision, which illustrates the well-known Wittgenstein proposition in the *Tractatus logico-philosophicus*: “Ethics and esthetics are one.” PATRICE BOLLON

BY BENNO ALBRECHT

Sustainability is a way of thinking which requires making intelligent choices over the long term and placing collective restrictions on the means we have available. Today's environmental crisis has its roots in human activity, but if rational thought cannot impose effective limits on the illogical behaviour which is leading to the destruction of our natural resources, perhaps an answer is to be found in a new type of ethical and aesthetic awareness¹.

During the 1970s, there was much talk about the limits of growth and our natural resources. In 1977, Dennis Clark Pirages published *The Sustainable Society: Implications for Limited Growth*, probably the first book to use the word “sustainable” in its title, while in 1981 Lester Russel Brown brought out *Building a Sustainable Society*, a publication ahead of its time which covered many of the themes still under discussion today. The 1987 Brundtland Report, *Our Common Future* imposed some order on this debate. It is from here we get the most popularized and commonly quoted definition of “sustainable development”, used almost as a mantra in every book or activity related to sustainability, and adopted as its quintessential motto or slogan: “Humanity

has the ability to make development sustainable to ensure that it meets the needs of the present without compromising the ability of future generation to meet their own needs”².

In this new global context, architecture is evolving into a discipline ready to assume a responsibility of care for the physical world, helping to protect it and to understand the results and causes of instances of change. Architecture exemplifies a basic ethical value, and is now aware of its responsibility to restore the various relationships of trust between man and nature: it must behave sustainably. The idea of architecture acting as guarantor for the safekeeping of the world, allowing it to be passed on to successive generations, is a concept which widens the scope of activity of the discipline and which represents the underlying principle of architecture for sustainability. In his famous passage, William Morris (1834-1896), one of the fathers of Modernism, described his concept of architecture: “We cannot escape from it [architecture] if we would, so long as we are part of civilization, for it means the moulding and altering to human needs of the very face of the earth itself, except in the outermost desert.” William Morris continued: “tis we ourselves, each one

of us, who must keep watch and ward over the fairness of the earth, and each with his own soul and hand do his due share therein, lest we deliver to our sons a lesser treasure than our fathers left to us.”³ The inter-generational value, that same value stressed by the Brundtland Report, exists in correlation to the concerns of architecture. William Morris was making explicit reference to John Ruskin (1785-1864), who stated as far back as 1849: “The idea of self-denial for the sake of posterity, of practising present economy for the sake of debtors yet unborn, of planting forests that our descendants may live under their shade, or of raising cities for future nations to inhabit, never, I suppose, efficiently takes place among publicly recognized motives of exertion.” This, in a certain sense, is what we would nowadays refer to as “sustainability”.

The consequence for architecture is clear: “Therefore, when we build, let us think that we build for ever. Let it not be for present delight, nor for present use alone.”⁴ It is a declaration of the value of “durability” and permanence in architecture, as evocative in its form and a part of the collective memory. A pact between the different generations to ensure a dignified future also involves an

awareness of the value of the activities of the past, and the need to keep material assets safe for the future. John Ruskin and William Morris were not architects, but they were considering architecture as seen in its widest sense: as the capacity for control exerted by man on earth as a result of his art, and as an instrument for achieving greater social reform and for physical and environmental “restoration”. John Ruskin placed great significance on the notion of interdependence between artistic and moral values, on the relationship between satisfying work and community, and on craftsmanship and self-expression: a line of thinking which later led him from the study of art criticism to the criticism of society.

We can also see the clear, if complex and contradictory influence of the anti-Enlightenment opinions of Edmund Burke (1729-1797) and the social philosophy of Thomas Carlyle (1795-1881). Writing in 1790, Edmund Burke described society as a permanent, long-term inter-generational contract: “it becomes a partnership not only between those who are living, but between those who are living, those who are dead, and those who are to be born.”⁵ For Thomas Carlyle, inter-generational responsibility relates to the inalienable values inherent in tradition. He wrote: “it [land] is not the property of any generation, we say, but that of all the past generations that have worked on it, and of all the future ones that shall work on it”⁶.

For John Ruskin, land represented the school of minds and the tangible heritage of tradition. His thinking focused on the theme of construction, born of a sense of community, or as he put it, “raised by feeling”. By following the principles of beauty itself and adapting to environmental conditions we can build towns and villages which are in harmony with their natural surroundings, and where historical continuity and communal and neighbourly relationships can be maintained, thanks to the prevalence of joyous, non-mechanical work. John Ruskin's thinking implied a wide, almost “ecological” vision, where the environment in need of conservation included not only the natural landscape, but also the urbanized landscape with its man-made constructions, and the impact of these two on one another. He viewed a nation which changed rivers into slime and scum and covered the cities with a “perpetual plague of sulphurous darkness” as incapable of producing genuine art and design: “for a city, or cities, such as this, no architecture is possible – nay, no desire of it is possible to their inhabitants.”⁷

As a consequence, John Ruskin assigned to architecture the noble role of salvation and expiation: “The only influence which can in any wise there take the place of that of the woods and fields, is the power of ancient

architecture.”⁸ Nowadays, these concepts of morality and responsibility, aesthetics and appropriateness still form the basis of sustainable thinking. In William Morris's dream vision, *News from Nowhere*, London is transformed into a collection of villages, surrounded by woodland, where work gives one a sense of pleasure, fellowship and community. The earth is changed into a garden which, if carefully tended, is not a place of abundance but of wise management and avoidance of waste. Indeed, William Morris tells us that England first became: “a country of huge and foul workshops and fouler gambling dens, surrounded by an ill-kept, poverty-stricken farm, pillaged by the masters of the workshops. It is now a garden, where nothing is wasted and nothing is spoiled, with the necessary dwellings, sheds and workshops scattered up and down the country, all trim and neat and pretty.”⁹

Care for the world should involve both social justice and the search to preserve community traditions: these are leading concepts for a world combining Gothic design and awareness of the proper use of resources.

There is therefore a close relationship between architectural design and safeguarding the environment. In 1864, it was George Perkins Marsh (1801-1882) who showed a visionary and perspicacious awareness of the dangerous impact of man on the environment and his disruption of the geographical order. George P. Marsh was incisive on this point: “Man has too long forgotten that the earth was given to him for usufruct alone, not for consumption, still less for profligate waste”¹⁰ referring to something similar to the inter-generational responsibility emphasized by William Morris and John Ruskin. The wide definition of architecture put forward by William Morris, describing it as: “the moulding and altering to human needs of the very face of the earth itself”, seems in harmony with the concept of “physical geography as modified by human action” expressed by George P. Marsh.

George P. Marsh described the incidence and effects of desertification, the advance of the dunes, the critical state of the water cycles, soil erosion and flooding, deforestation and the impact of vegetation on temperature and the extinction of animal and plant species.

For George P. Marsh, these errors, failures and destructive activity are committed in ignorance and bad faith, and he explains that culture and good citizenship are the necessary antidotes. To understand the changes produced by man on the earth's surface, it is important to know how to see properly, because, according to George P. Marsh: “Sight is a faculty; seeing, an art.” This proper use of the eyes is essential for the study and deeper understanding of nature, a sublime sense of the aesthetic which science fails to grasp,

relate to, or explain. Aesthetic sensibility is an active and assertive force, able to intervene in the real world. It can highlight wonders and errors, comprehend the past to indicate the future, and understand the duration and course of natural and human time and the relationships between them. It can come to the defence of the conservation of the natural landscape, to offer it up to future generations. There were certain painters in the first half of the 19th century who took on the role of promoting the conservation of the new American Eden, to ensure it could be enjoyed by future generations. The artist Thomas Cole (1801-1841) warned that the character of the wilderness could be lost without being substituted by a new form of art. A fellow painter, George Catlin (1796-1872), mounted an active cultural campaign against the ethnic destruction of the native people and the landscape of the Western frontier. He requested the creation of a national park to preserve what remained and to allow succeeding generations to see it as well.

The writings of George P. Marsh demonstrated an early awareness but were destined to fall into oblivion for a long time, until Lewis Mumford (1895-1990) staked his claim to have rediscovered them. At a symposium held in Princeton in 1955 to honour George Perkins Marsh, Lewis Mumford presented a text which included the term “sustenance”, to describe the limits to which a city can develop in harmony with the land's resources. This can be viewed as a new concept of “sustainability”. Carl Ortwin Sauer (1889-1975), the geographer, in the same conference, connected together the ideas of ethics and aesthetics, moderation and inter-generational inheritance: “What we need more perhaps is an ethic and aesthetic under which man, practising the qualities of prudence and moderation, may indeed pass on to posterity a good earth.”¹¹ We can take this as a contemporary definition of sustainable architecture. ●

BENNO ALBRECHT

- 1 *Conservare il futuro. Il pensiero della Sostenibilità in architettura*, Benno Albrecht, Il Poligrafo, 2012.
- 2 *Our Common Future*. Report of the World Commission on Environment and Development 1987.
- 3 William Morris, *Hopes and Fears for Art*, Ellis & White, 1882.
- 4 John Ruskin, *The Seven Lamps of Architecture*, Smith, Elder and Co, 1849.
- 5 Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France*, Dodsley, 1790.
- 6 Thomas Carlyle, *Past and Present*, Little & Brown, 1843.
- 7 John Ruskin, *An inquiry into some of the conditions of present affecting the study of architecture in our schools*, Wiley, 1866.
- 8 *The Seven Lamps of Architecture*, op. cit.
- 9 William Morris, *News from Nowhere*, Roberts, 1890.
- 10 George Perkins Marsh, *Man and Nature: or physical geography as modified by human action*, Charles Scribner, 1864.
- 11 Carl O.Sauer, in William L. Thomas Jr., *Man's Role in Changing the Face of the Earth*, University of Chicago Press, 1956.